

LUCILE BELLAN

Petit traité d'éducation féministe



Consentement, respect, non-violence,
apprentissage du corps, culture : éveillez vos fils
et vos filles à chaque étape de leur vie

LEDUC ↗

Avouons-le, il nous arrive encore trop souvent d'entendre que les garçons ne doivent pas pleurer, porter du rose ou rêver de devenir fleuristes. Quant aux filles, qu'on ne les voie pas sur un terrain de rugby, parler trop fort ou envisager une carrière d'astronaute !

Il est temps que l'on sorte des injonctions absurdes et des clichés datés !

Et si on optait plutôt pour une éducation égalitaire, respectueuse et bienveillante ? Lucile Bellan, maman engagée de trois enfants, nous donne les clés pour déconstruire ces clivages persistants et accompagner nos enfants, de la petite enfance à l'âge adulte, vers une société plus inclusive et tolérante. Dans cet ouvrage, découvrez :

- ◇ Les valeurs du féminisme (éducation non genrée, consentement, respect et non-violence, apprentissage du corps) et les conseils de l'auteurice pour les appliquer au quotidien avec les enfants.
- ◇ Des témoignages et interviews de parents, journalistes, blogueur·euse·s, auteur·rice·s à l'initiative de démarches militantes.
- ◇ Des pistes de lectures et de films féministes, pour les parents comme pour les enfants !

Lucile Bellan est journaliste. Ses podcasts « Première et dernière fois » et « Lieux du sexe » connaissent un vif succès. Elle est l'auteurice d'*Aimer c'est compliqué*, ouvrage tiré de sa chronique « C'est compliqué », et de *Kamasutra*, aux éditions Leduc.

17 euros

Prix TTC France

ISBN : 979-10-285-1971-1



editionsleduc.com

LEDUC

Illustration : Mathou
Rayon : Parentalité

DE LA MÊME AUTRICE, AUX ÉDITIONS LEDUC :

Kamasutra, 2020.

Aimer c'est compliqué, 2019.

REJOIGNEZ NOTRE COMMUNAUTÉ DE LECTEURS !

Inscrivez-vous à notre newsletter et recevez des informations sur nos parutions, nos événements, nos jeux-concours... et des cadeaux !
Rendez-vous ici : **bit.ly/newsletterleduc**

Retrouvez-nous sur notre site **www.editionsleduc.com**
et sur les réseaux sociaux.



Leduc s'engage pour une fabrication écoresponsable !

« Des livres pour mieux vivre », c'est la devise de notre maison.

Et vivre mieux, c'est vivre en impactant positivement le monde qui nous entoure ! C'est pourquoi nous choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement, et qu'ils parcourent le moins de kilomètres possible avant d'arriver dans vos mains ! Pour en savoir plus, rendez-vous sur notre site.



Édition : Céline Haimé

Relecture : Audrey Peuportier

Maquette : Jennifer Simboiselle

Illustrations maquette : Freepik

Design couverture : Antartik

Illustration de couverture : Mathou

© 2021 Leduc Éditions

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée-Bufferon

75015 Paris – France

ISBN : 979-10-285-1971-1

LUCILE BELLAN

**Petit traité
d'éducation
féministe**

LEDUC 

Sommaire

Introduction	7
<i>Chapitre 1</i> L'éducation genrée, cet ennemi intérieur	13
<i>Chapitre 2</i> La culture, un prisme si formateur	41
<i>Chapitre 3</i> La confiance en soi, ça se transmet	71
<i>Chapitre 4</i> Apprendre son corps, apprendre les corps	99
<i>Chapitre 5</i> Le consentement, une affaire de limites	127
<i>Chapitre 6</i> Respect et non-violence, valeurs féministes et piliers de l'épanouissement	155
Conclusion	181
Remerciements	187
Table des matières	189

Introduction

J'ai toujours été féministe parce que l'on m'a élevée pour devenir féministe, quand bien même le milieu où j'ai grandi ne l'était pas vraiment. Mes parents voulaient que leur fille aînée devienne féministe. Un temps, je l'ai oublié. Et puis, quand je suis devenue mère, les rêves d'égalité, la colère liée à l'injustice et la rage de vivre le sexisme au quotidien sont venus me frapper de plein fouet. Mon éducation féministe s'est réveillée et je le suis vraiment devenue. Ouvertement et consciemment.

En matière de parentalité, nos propres parents constituent souvent notre première référence. Puis, on fait la connaissance des parents de nos ami·e·s, puis de ceux de la personne qui partage notre vie. Il arrive que nos proches deviennent eux-mêmes des parents, avant ou après nous. Quand on devient parent, on se compare donc à tous ces gens, ainsi qu'aux personnages de parents rencontrés au cinéma ou à la télévision. On se dit que l'on veut être un peu comme ci, pas du tout comme ça... Mais le parent féministe n'est pas un archétype.

J'ai lu des textes brillants sur la maternité et la parentalité écrits par des féministes, je connais et fréquente des militantes féministes dont certaines sont mamans. Mais je crois que la parentalité féministe s'écrit à la première personne du singulier, idéalement à la première personne du pluriel. C'est un « je » ou c'est un « nous ».

C'est une expérience qui ne se soucie pas des diktats du patriarcat, mais qui s'inscrit dans une quête identitaire. Il faut d'abord savoir qui l'on est avant de comprendre quel parent on peut ou l'on veut être. C'est l'un des objectifs des combats féministes : permettre à chacune (et finalement à chacun) d'être soi-même en toute liberté.

Le féminisme m'a aussi permis de devenir la mère que je suis aujourd'hui. Pas la mère que je voulais être, pas une image fantasmée, pas non plus une mère parfaite ou ce qui s'en approche. Le féminisme m'a donné le courage et la force d'être la mère qui correspond le plus à ma personnalité et à ma vie.

L'apprentissage du corps et de la sexualité, du consentement, de la culture, l'application d'une éducation non violente et la moins genrée possible : autant de thèmes qui s'imbriquent les uns dans les autres et correspondent plus globalement à ce que l'on pourrait appeler une « éducation féministe ». Il n'est pas seulement question d'inculquer à ses enfants la culture du féminisme, même si elle peut être passionnante et éclairante, ou de leur apprendre à fabriquer des banderoles et à crier des slogans, mais bien de leur offrir une éducation qui contribue à créer une société plus égalitaire et donc plus juste. Une société dont en sortiraient grandi·e·s les hommes comme les femmes.

En 2006, dans son essai culte *King Kong Théorie*, l'autrice Virginie Despentes évoquait tout ce que les hommes ont à gagner d'une révolution de leur masculinité :

« Il y a eu une révolution féministe. Des paroles se sont articulées, en dépit de la bienséance, en dépit des

hostilités. Et ça continue d'affluer. Mais, pour l'instant, rien, concernant la masculinité. Silence épouvanté des petits garçons fragiles. Ça commence à bien faire. (...) S'affranchir du machisme, ce piège à cons ne rassurant que les maboules. Admettre qu'on se tape de respecter les règles de la répartition des qualités. Système de mascarades obligatoires. De quelle autonomie les hommes ont-ils si peur qu'ils continuent de se taire, de ne rien inventer ? De ne produire aucun discours neuf, critique, inventif sur leur propre condition ? À quand l'émancipation masculine ? À eux, à vous de prendre votre indépendance¹. »

Ce que l'on entend encore trop peu, malgré le texte majeur de Virginie Despentes ou le podcast de Victoire Tuaillon, « Les couilles sur la table », c'est qu'avec une révolution féministe, les hommes ont aussi des choses à gagner, une liberté dont ils ne soupçonnent même pas encore l'existence. Le patriarcat tue et aliène les femmes, mais il opprime aussi les hommes. Le culte de la performance, la souffrance des hommes qui ne se conforment pas à des normes viriles, les agressions envers les personnes homosexuelles ou transgenres sont des exemples de ces violences vécues aussi par les hommes.

C'est pourquoi la question d'une éducation féministe, pour tous les enfants, a du sens. Éduquer une petite fille au féminisme est en réalité beaucoup moins ardu que d'apprendre à son fils à être un

1. Virginie Despentes, *King Kong Théorie*, Grasset, 2006.

homme respectueux, ouvert d'esprit, conscient des limites du système et désireux d'en apprendre plus sur lui-même et sur les autres. Expliquer aux garçons que le féminisme n'est pas qu'une affaire de filles est d'autant plus important. Dans une publication Facebook datant de 2015, l'autrice et militante féministe Gloria Steinem écrivait : « Je me réjouis que nous commençons à donner à nos filles la même éducation qu'à nos garçons. Mais rien ne fonctionnera tant que nous n'éduquerons pas nos fils comme nos filles². »

Dans une tribune publiée dans le journal *Le Monde* le 27 mai 2018, le collectif pour une parentalité féministe (le P.A.F) exhortait les lecteurs et lectrices à envisager la parentalité comme une expérience de vie pour les hommes comme pour les femmes, plutôt que comme une expérience majoritairement féminine :

« Les injonctions qui pèsent sur la maternité sont tellement contradictoires que toutes les mères finissent par se sentir mauvaises : elles ne font jamais comme il faut, jamais suffisamment ou toujours trop. Elles demandent de l'aide ? C'est un signe qu'elles sont faibles. Elles n'en demandent pas ? C'est qu'elles ne mesurent pas l'ampleur de leur responsabilité. Elles décident de se consacrer fortement à leurs enfants ? Quelle marque suprême d'aliénation ! Elles réclament du temps pour elles ? Quelle monstrueuse manifestation d'égoïsme ! Mauvaises mères, elles sont aussi mauvaises travailleuses : tantôt on leur

2. Gloria Steinem, « Top Ten Things I Want for Christmas », <https://www.facebook.com/GloriaSteinem/posts/10153129748542854>

conteste, au motif de leurs occupations familiales, l'accès aux activités pour lesquelles elles ont les compétences ; tantôt on les suspecte, parce qu'elles ont décidé d'investir fortement la sphère professionnelle, d'être des femmes dénaturées. La vie des femmes ne doit pas être entravée par une parentalité qui ne pèse que sur elles. Les changements à mettre en œuvre sont politiques et sociaux. Il est temps d'ouvrir un large débat pour repenser et refonder les conditions sociales de la maternité. Les mères sont des sujets politiques comme les autres : nous prenons la parole, il est temps de nous entendre³. »

Les féministes connaissent bien cette question qui est souvent posée n'importe où, n'importe quand (et notamment en soirée, par un inconnu, après plusieurs verres) : « Féministe ? Ce ne serait pas mieux d'être humaniste ou égalitariste ? » Cette question rappelle que, pour beaucoup, « féminisme » est un gros mot (« Je me méfie des mots en -isme », entend-on aussi dans le même esprit). Mais en refusant d'entendre le mot, en provoquant le silence, on refuse de voir que la balance n'est pas équilibrée, que la société dans laquelle nous vivons est toxique pour les femmes mais également pour les hommes, normalisante et mortelle. Et il est difficile de se tourner vers l'idée d'éducation féministe sans avoir la culpabilité d'imposer ce que certains et certaines voient comme un dogme. Depuis des centaines d'années, les féministes se battent pour les droits des femmes, dans l'optique d'un monde plus juste pour tous et toutes.

3. Le P.A.F, « Pour une parentalité féministe », lemonde.fr, 27 mai 2018, https://www.lemonde.fr/idees/article/2018/05/27/pour-une-parentalite-feministe_5305305_3232.html

Une éducation féministe entérine cette idée d'un changement de société global qui prendrait ses racines dès les premiers temps de la vie de nos enfants.

On sait déjà que l'on ne naît pas féministe, mais qu'on le devient. On le devient à force d'être victime ou témoin d'injustices, de violences, d'absurdités. Le féminisme d'aujourd'hui trouve sa force dans la colère et la rage, dans les colonnes de faits divers autant que dans les piques sexistes qui jalonnent le quotidien de toutes, toujours, tout le temps. Le féminisme, c'est un combat pour la survie. Mais donner une éducation féministe à ses enfants, c'est ajouter de l'espoir à cette réalité guerrière. Nos enfants éduqués selon les préceptes du féminisme se seront construits avec l'idée d'un monde égalitaire. Ils auront gagné les années que nous avons mis à nous déconstruire. Ils seront dévorés par l'envie d'un monde plus juste, plus beau, plus respectueux pour eux mais également pour leurs enfants à leur tour. Ces enfants élevés dans le respect du féminisme auront le choix de devenir des adultes aussi peu façonnés que possible, pour ne pas dire abîmés, par des injonctions absurdes et des clichés datés. Parce que transmettre des valeurs féministes, c'est transmettre le goût de la liberté.

CHAPITRE 1

L'éducation genrée, cet ennemi intérieur

◆ UN MONDE BINAIRE

Longtemps je me suis façonnée en tant que femme à travers les romans que je lisais. Parmi mes livres de chevet, il y avait *Lolita* de Vladimir Nabokov, *L'Amant* de Marguerite Duras et *Belle du Seigneur* d'Albert Cohen. Très vite, ils m'ont fait prendre conscience que, dans le monde qui est le nôtre, être une femme signifiait être jolie (ou tâcher de l'être) et séductrice. Comme dans le classique du cinéma *Autant en emporte le vent*, on a vite le choix entre devenir une peste sensuelle comme Scarlett O'Hara ou une amoureuse sensible, mais passive, comme Melanie Hamilton. Un choix issu lui-même d'un grand classique que le recul nous amène à reconsidérer aujourd'hui comme étant raciste, à tel point que la plateforme HBO Max vient de le retirer temporairement de son catalogue, le temps de préparer des éléments de contextualisation qui permettront de mieux accompagner son visionnage⁴.

Bien des années plus tard, j'ai découvert que les œuvres qui avaient bercé mon enfance et mon adolescence étaient bien souvent sexistes, et qu'en fait, au fond, c'est à leurs personnages masculins que je m'identifiais. Et pour cause : ils étaient intelligents, aventureux et charmeurs. En réalité, je voulais être Jack Colton (Michael Douglas dans *À la poursuite du diamant vert* et *Le Diamant du Nil*) ou Indiana Jones. Cette découverte a bouleversé mes certitudes.

4. Faustine Chevrin, « Jugé trop raciste, HBO Max retire *Autant en emporte le vent* de sa bibliothèque », *lesinrocks.com*, 10 juin 2020.

Comment me serais-je construite si je n'avais pas été baignée d'office dans un monde binaire et sexiste ? À quoi est-ce que je ressemblerais ? Aurais-je perdu autant de temps à multiplier les régimes si j'avais eu la chance de ne pas avoir lu *Le Journal de Bridget Jones*, à porter des talons inconfortables si je n'avais pas écouté les Spice Girls ou à dépenser des fortunes en cosmétiques si l'on ne m'avait pas convaincue dès le départ qu'une femme brille d'abord par sa beauté, artificielle ou non ?

Je ne dis pas que je n'ai pas eu le choix. Mais ces choix sont intervenus finalement bien tard, à l'âge adulte, après une série de lectures féministes et d'expériences m'ayant permis de développer mon bon sens et mon sens pratique. Aurais-je autant souffert après la naissance de mes enfants si toutes les injonctions à la beauté avaient moins fait partie de mon éducation culturelle ? Est-ce que certains de mes traits de caractère ou certains de mes goûts ne sont pas, aujourd'hui encore, seulement le fruit de la reproduction de certains schémas qui m'ont été présentés comme incontournables ?

C'est parce que c'est probablement le cas que je veux offrir à mes enfants un monde le moins binaire possible. Pour leur bien-être d'aujourd'hui et celui de demain, je suis convaincue qu'il faut leur laisser la plus grande place possible pour leur permettre de remplir eux-mêmes les cases de leur personnalité et de leurs goûts. Les enfants sont de véritables éponges. Il ne leur faut généralement que très peu de temps pour absorber les clichés qu'on leur offre sur un plateau à travers les dessins animés, les livres, les publicités, les magazines... et les réflexions quotidiennes qui nous semblent anodines mais laissent des traces presque indélébiles.

Les exemples sont nombreux : « C'est bien une fille, ça » quand une petite fille promène sa poupée dans un landau miniature ; « Arrête de pleurer comme une fille » à un petit garçon qui est tombé et s'est fait mal ; « Quand tu boudes tu n'es pas jolie » à une petite fille qui a juste besoin qu'on lui demande ce qui la contrarie... Les enfants sont enfermés dans des cases autant que nous. La plupart n'en souffriront pas plus que ça. Mais certains en porteront des stigmates toute leur vie et n'oublieront pas combien ils se sont sentis différents et incompris. Il est capital, dans le cadre d'une éducation féministe, que tous les enfants soient pris en compte, entendus, et qu'on leur donne l'opportunité de se développer de façon sereine et unique.

Nous vivons dans une société genrée, c'est-à-dire que l'on y oppose les femmes et les hommes. Quand les femmes portent les enfants, les hommes subviennent aux besoins de leur famille. Quand les femmes ont des corps courbes, les hommes ont des corps durs. Quand les petites filles aiment le rose et les poupées, les petits garçons aiment le bleu et les voitures. Même si elles font figure de loi dans notre société occidentale, ces affirmations n'en sont pas moins des constructions sociales, plus ou moins récentes. En soi, elles ne seraient pas bien méchantes si elles ne servaient pas à enfermer et à opprimer. En faisant porter du rose aux petites filles dès la naissance, en leur imposant un univers doux, en leur mettant dans les bras des poupons en tissu ou en plastique pour leur apprendre à s'en occuper, on cantonne ces mêmes petites filles à des traits de caractère qui ne sont pas forcément naturels pour elles. On valorise chez elles la douceur, le calme et la docilité (la passivité ?). On leur inculque que leur rôle est celui du *care*, anglicisme désignant l'action de prendre soin, après leur poupon factice, de leurs proches, de leur compagnon ou de leurs parents.

◆ SEXISME ORDINAIRE DÈS LE PLUS JEUNE ÂGE

Cette éducation binaire, et qui semble bien inoffensive, n'a pas d'autre but que d'assigner une place bien précise aux femmes, et une autre aux hommes, dans notre société. Elle prépare et concrétise un monde sexiste où les violences contre les femmes sont également légitimées par le rôle qui leur est assigné et par leur capacité ou non à le remplir. L'association Pépîte Sexiste, qui œuvre à la sensibilisation au sexisme et à la lutte contre les stéréotypes diffusés par le marketing, partage à longueur d'année des photos de jouets qui cantonnent les petites filles à des rôles domestiques. Régulièrement épinglés : les kits de ménage « pour faire comme maman » et dînettes en plastique rose. Ces jouets étiquetés « pour les filles » sont souvent sujets à la fameuse « taxe rose » que l'on retrouve à l'âge adulte : par exemple, les déodorants, rasoirs ou mousses à raser genrés pour les femmes sont, sans explication logique, plus chers que les mêmes produits destinés aux hommes. Parfois, les produits sont exactement les mêmes, comme c'était récemment le cas des shorts proposés par une marque de sport. Le lot de deux shorts « pour filles » était 15 % plus cher que le lot de shorts « pour garçons », alors que leur composition était résolument identique. Le même phénomène a été signalé à propos de lunettes de soleil mises en avant dans l'encart publicitaire d'un magasin.

En plus d'être cantonnés à des couleurs et à des styles bien définis en fonction du genre, les enfants sont confrontés à la même inégalité commerciale que les adultes. Ce qui donne une raison supplémentaire pour les parents de s'intéresser aux alternatives non genrées, ni bleues, ni roses.

Chez les petits garçons, la valorisation de la pratique des sports de contact, de l'attrait pour les armes factices, des jeux de guerre ou de bagarre est aussi oppressif que les poupées et les princesses le sont pour les filles. Dans sa chanson « Super Bowl » (issue de l'album *Les Amants parallèles*), le chanteur Vincent Delerm exprime combien il a pu être difficile pour lui de jouer le rôle du garçon fan de sport, et en particulier, dans son cas précis, de football américain :

*« Joe Montana j'ai fait semblant
Le Super Bowl sur l'écran
J'ai fait semblant d'aimer ça.
Kansas City, Forty-Niners,
Les casquettes et les bombers
Les autres garçons et pas moi. »*

De plus en plus, les artistes témoignent d'à quel point les injonctions liées à leur masculinité peuvent devenir étouffantes. C'est le cas d'Albin de la Simone, dont il faut écouter l'album *Un homme*, au sein duquel on trouve notamment la chanson du même titre :

*« Je coupe du bois l'hiver en forêt
La sueur au front dans le vent glacé
Torse nu la hache en grands moulinets
Souvent je me fâche je sais pas pleurer
Je braise et découpe, grille au tourne-broche
Préside à la soupe les mains dans les poches
Je suis un homme c'est vrai
Je suis un homme, et tu m'aimais. »*

Dans son spectacle seul en scène intitulé *Bonhomme*, l'humoriste Laurent Sciamma partage avec le public ses souvenirs d'enfance, ce qui inclut les compétitions de judo où il n'avait aucune envie d'aller (avec en prime l'humiliation d'échouer lamentablement devant ses proches) et le regret de ne jamais avoir eu, contrairement à ses deux sœurs, un journal intime avec un cadenas pour y consigner ses sentiments, ses états d'âme et ses souvenirs. Il questionne d'ailleurs avec simplicité cet état de fait qui ne semble déranger personne : dans les collections de papeterie, les journaux intimes sont tous très clairement destinés aux filles (car dans le monde du marketing genré, qui dit « licorne à paillettes » dit « produit pour filles »). Il n'existe pas de journal intime dont la couverture soit ornée d'un portrait de footballeur, et il reste assez complexe de dénicher des journaux intimes aux couvertures résolument neutres. Tenir un journal et y noter secrets et sentiments nécessite visiblement d'aimer les licornes et les sequins. Sinon, c'est interdit.

Sous couvert de croyances populaires et de considérations pseudo-sociologiques, ces choix marketing enferment les enfants dans un monde binaire, et ce dès leur plus jeune âge. Très tôt, ils n'ont pas d'autre possibilité que d'être des vraies fillettes ou des vrais petits mecs. Ceux qui s'opposent à ces diktats se voient obligés de justifier sans arrêt leurs décisions et de passer pour des originaux, voire des hurluberlus. Essayez de laisser votre fils mettre une robe de princesse pour le carnaval, comme il en a envie, ou de couper court les cheveux de votre fille comme elle le demande, et vous aurez droit à de multiples réflexions d'inconnus et inconnues à chaque sortie... ainsi qu'à un mégenrage en règle.

◆ L'ÉPINEUSE QUESTION DU GENRE

Pourtant, ce modèle s'effrite peu à peu. Des associations féministes dénoncent les clichés sexistes qui s'avèrent toxiques au quotidien. Des parents, pas forcément fans du bleu et du rose, réclament leur droit à habiller leur enfant, fille ou garçon, en vert ou jaune. Preuve d'un changement dans l'air, des personnalités revendiquent publiquement leur choix d'une éducation non genrée pour leur enfant : c'est le cas de Meghan Markle et du prince Harry, de l'actrice Kate Hudson ou encore d'Angelina Jolie et Brad Pitt. En janvier 2019, la chanteuse Céline Dion a lancé sa première collection de vêtements non genrés pour enfants de 0 à 14 ans, Célinununu, dont le concept s'affiche dès l'écran d'accueil du site internet : « Célinununu unifie deux forces avec une seule voix : la mode a le pouvoir de modeler l'esprit des gens. Encouragez vos enfants à être libres pour trouver leur propre individualité à travers leurs vêtements. »

Malgré tout, les futurs parents qui précisent qu'ils ne veulent pas de cadeaux de naissance roses et bleus passent toujours un peu pour des emmerdeurs. Et ceux qui laissent leurs enfants sortir des carcans du genre se voient taxer d'excentriques ou de laxistes.

En France, la question de genre est auréolée de scandales. En 2013, la ministre des Droits des femmes, Najat Vallaud-Belkacem, lançait l'expérimentation, dans 600 classes de maternelle et élémentaires, d'un programme baptisé « ABCD de l'égalité », censé lutter contre le sexisme et les stéréotypes de genre. Malgré des résultats prometteurs, la polémique n'a cessé d'enfler, et le projet fut finalement remplacé par un plan d'action bien moins ambitieux, avec la mise à

disposition de matériel pédagogique sur un site internet. À l'origine de l'abandon de l'« ABCD de l'égalité », les hauts cris poussés par des élu·e·s UMP et des militant·e·s « anti-gender », qui entendaient dénoncer une offensive sur la question du genre à l'école, dont le but serait de prôner l'« indifférenciation sexuelle ».

Le concept de charge mentale et de répartition inégalitaire des tâches domestiques est utile dans le cadre de l'éducation des enfants parce que c'est un exemple d'inégalité qu'on leur donne au quotidien sans le vouloir. Comment apprendre aux enfants que les femmes ne doivent pas avoir le monopole du ménage s'ils voient leur mère se démener pendant des années avec les tâches domestiques pendant que leur père ne semble pas se rendre compte des milliers de gestes quotidiens indispensables au fonctionnement du foyer ?

Dans son podcast « Mansplaining », le journaliste Thomas Messias (qui est accessoirement mon mari et le père de mes enfants) développe, à travers des relectures de films et séries télévisées, des grands concepts du féminisme moderne. Dans son épisode sur la charge mentale, intitulé « Hommes assistés, femmes lessivées », il explique combien le visionnage du film *La Vie domestique* d'Isabelle Czajka a changé son rapport à la charge mentale et à la gestion du quotidien :

« Je crois que dans ma vie, il y a réellement eu un avant et un après La Vie domestique. Avant, je n'avais pas totalement conscience des choses, ou en tout cas pas assez. Je pourrais vous faire la liste des tâches ménagères ou

des actions liées aux enfants que j'ai toujours effectuées de façon très régulière, mais je crois que ça ne prouverait rien. La vérité, c'est qu'il y a des tas de domaines que j'ai totalement négligés, soit parce que je ne savais pas faire, soit parce que je ne connaissais même pas l'existence de ces domaines. Le film d'Isabelle Czajka m'a aidé à me rendre compte de ça. Que c'était très facile de fermer les yeux ou de plaider l'incompétence. Et qu'en fait, les hommes n'ont pas à se comporter comme de grands enfants du matin au soir, comme des assistés dont la passivité totale tue leurs femmes à petit feu. Moi, j'ai envie que ma femme vive. Qu'elle vive vraiment. Que son quotidien ne se résume pas à des tournées de lessive et à des budgets prévisionnels. »

Dans son essai *Libérées : le combat féministe se gagne devant le panier de linge sale*, l'autrice Titiou Lecoq raconte comment, même en étant féministe, elle était écrasée par la charge mentale à son propre domicile. Avec ce livre, elle a souhaité analyser les raisons de sa fatigue à travers les statistiques et raconte comment cette inégalité dans le couple en termes de corvées ménagères se révèle invisible :

« Les statistiques ne sortent pas de nulle part. Si l'on ne s'y reconnaît pas, c'est peut-être aussi parce que personne n'a envie de critiquer son propre couple. D'ailleurs, c'est souvent quand le couple traverse une crise que la même inégalité qui était jusque-là supportable devient brusquement insupportable. Il y a de fait un immense

décalage entre le réel et le ressenti. Notre rapport au réel tel qu'on le vit est biaisé par un tas de facteurs, dont l'amour, alors que les chiffres nous mettent face à une réalité dépouillée des oripeaux du sentiment, des sensations, des petits arrangements. (...) Le premier pas nécessaire, c'est donc la prise de conscience individuelle (...) Pour mesurer l'ampleur du déséquilibre au sein de son couple, il faudrait que chacun note ce qu'il fait pendant au moins deux semaines⁵. »

L'éducation genrée se joue au quotidien. Elle puise sa source dans l'exemple donné par les parents chaque jour (et par exemple une mauvaise répartition de la charge mentale). Mais elle se nourrit de tout, partout, tout le temps : dans les vêtements ou les jouets que l'on offre ou donne aux enfants mais également dans le domaine de la culture. Dans le livre *Boys Will Be Boys: Power, Patriarchy and Toxic Masculinity*, l'autrice australienne Clementine Ford explique comment le cinéma contribue aux inégalités de genre :

« Peut-on considérer les inégalités de genre constatées à l'écran comme des conséquences des inégalités de genre de la vie réelle ? PROBABLEMENT ! Les femmes sont également sous-représentées derrière la caméra. The Celluloid Ceiling, un rapport américain publié en 2017 par le Center for the Study of Women in Television & Film, a montré qu'en considérant la réalisation, l'écriture,

5. Titiou Lecoq, *Libérées : le combat féministe se gagne devant le panier de linge sale*, Fayard, 2017.

la production, la production exécutive, le montage et la photo, les femmes ne représentaient que 18 % des personnes ayant travaillé sur les 250 plus gros films de cette année-là. Soit exactement le même chiffre qu'en 1998⁶. »

Clementine Ford revient aussi sur les évolutions qui semblent avoir été acquises ces dernières années, en particulier en ce qui concerne les personnages féminins :

« Que de diversions, de ruses conçues pour nous empêcher de réaliser que la libération des femmes à laquelle nous sommes prétendument en train d'assister à l'écran n'est que de la poudre aux yeux. »

Elle cite Sophia McDougall, autrice en 2013 d'un article publié par le *New Statesman* et intitulé « Pourquoi je déteste les personnages féminins forts » :

« De nos jours, les princesses savent toutes faire du kung-fu, et pourtant ce sont toujours les mêmes princesses qu'avant. Toutes font l'objet de sentiments amoureux. Toutes sont seules au milieu de cinq garçons. Toutes se ressemblent. Elles débarquent à l'écran, elles cognent un type pour montrer que l'on ne rigole pas avec elles, elles en forcent un autre à les embrasser parce que le consentement, c'est pour les mauviettes. Ensuite, avec

6. Clementine Ford, *Boys Will Be Boys: Power, Patriarchy and Toxic Masculinity*, Oneworld Publications, 2019. Inédit en France.